

Défense et illustration de la fonction d'exception dans les mathèmes de la sexualité (Première partie): La faute logique d'Otto Weininger

*Entre l'homme et la femme,
il y a l'amour
Entre l'homme et l'amour,
Il y a un monde
Entre l'homme et le monde,
Il y a un mur*

Antoine Tudal. Paris en l'an 2000.¹

L'aumônier : *Le gardien de la porte sert la loi, il lui appartient. Il est au dessus de tout jugement humain.*

K. *Ça, je ne l'accepte pas. Cela voudrait dire que tout ce que dit le gardien est vrai.*

L'aumônier : *Non, pas vrai, seulement nécessaire.*

Franz Kafka. Le Procès. Adaptation théâtrale de David Mairowitz. Lansman éd. 2002. p.55

« Il n'y a pas de rapport sexuel. C'est ce que mon titre avance, c'est qu'il n'y a pas d'ambiguïté, c'est qu'à sortir de là, vous n'énoncerez, vous ne direz que pire ». Jacques Lacan. Leçon du 8 décembre 1971. Séminaire ...Ou Pire

« Aux hommes la castration, aux femmes la division ».

En ces années 1971-1972, Lacan énonce aux jeunes internes en psychiatrie venus l'écouter dans les murs de la chapelle de l'Hôpital Sainte-Anne², les règles élémentaires de ce qui se joue entre un homme et une femme, lorsque cela devient, dit-il, « *un peu sérieux* ».

Et c'est même ça, ajoute-t-il, « *ce qui est châtrant*³ ».

Il fallait tout de même un certain courage, mais Lacan n'en manquait certes pas, en ces années de féminisme triomphateur, pour sortir des sentiers de la bien-pensance d'un discours qui se voulait universel, mais était au réduit d'une analyse marxisante, au mieux freudo-marxisante, imposant une lecture des relations entre homme et femme sous l'angle exclusif de l'oppression et de la domination, machisme forcément toujours à dénoncer implacablement.

A l'envers du discours de la rue, Lacan rappelle, à un moment idéologique dont le fer de lance est la lutte et la revendication collective, que pour le psychanalyste, il n'y a pas d'autre défilé que celui de la castration.

Cependant, continue Lacan, cet enjeu de la castration, il n'est possible de l'approcher que par des voies rigoureuses, qui ne « *peuvent être que des voies logiques* » et même, insiste-t-il, « *topologiques*⁴ ».

S'appuyant sur un merveilleux petit poème d'Antoine Tudal, Lacan nous dit en effet que les voies de la logique ne peuvent à elles seules rendre compte des rapports entre l'homme et la femme. Il y a un mur, nous dit-il, l'a-mur, celui-là même contre lequel s'est

heurté Aristote, ainsi que tous ceux, et ils sont légion, qui depuis l'Antiquité se sont frottés à leur tour à vouloir définir d'une façon binaire et opposée les rapports entre l'homme et la femme.

Car homme et femme peuvent très bien, en effet, et en tous points, la médecine et la science le démontrent tous les jours, se passer l'un de l'autre. Ils n'ont pas besoin l'un de l'autre pour assurer leur survie biologique, et Lacan en a l'exemple dans sa propre famille, celui de son frère, Marc Marie Lacan, retiré dans une communauté monastique, de moines bénédictins.

Il n'y a pas, nous dit-il, entre l'homme et la femme, de rapport sexuel, formule qui se taillera le succès que nous lui connaissons.

Déjà dans son séminaire de l'année précédente, « D'un discours qui ne serait pas du semblant »⁵, Lacan avait posé, notamment dans la leçon du 20 Janvier 1971, que ce dont il s'agissait pour l'homme, à l'âge adulte, était de « *faire homme* », et que c'est ce « *semblant d'homme* », que véhicule le seul vecteur du discours, qui constitue la relation à l'autre partie.

« *C'est à partir de ce « faire homme » écrit Martine Lerude⁶, que sera interprété, dans le comportement de l'enfant mâle, tout ce qui s'oriente vers ce « faire homme » dont l'une des expressions est de faire signe à la fille qu'on en est un* ».

C'est dans le discours que sont présents, au titre de semblant, homme et femme, qui ne valent, nous dit Lacan, que l'un par rapport à l'autre : « *l'identification sexuelle ne consiste pas à se croire homme ou femme, mais à tenir compte qu'il y ait des femmes pour le garçon, et des hommes pour la fille⁷* ».

Pour Lacan, c'est d'abord en tant que signifiant qu'homme et femme se sexuent, « *à partir du dire* », nous dit-il, et non pas dans leur répondant biologique; dans la portée de la nomination dans le langage, et en premier lieu dans le *hourra* du « c'est un garçon », ou « c'est une fille »⁸.

« *Au départ,* » dit-il, « *qu'il y ait l'homme et la femme, c'est d'abord affaire de langage. Le langage est tel que pour tout sujet parlant, ou bien c'est lui ou bien c'est elle. Ca existe dans toutes les langues du monde. C'est le principe du fonctionnement du genre, féminin ou masculin* »⁹.

Et le rapport qu'ils entretiennent l'un avec l'autre ne peut être que disjonctif, c'est celui de l'objet a, qui cause leur jouissance sexuée singulière, l'objet a de l'*a-mur*, ce mur tri-face du monde, de la femme et de l'amour qu'évoque avec autant de puissance et d'économie de mots, à l'âge de 22 ans seulement, le poète Antoine Tudal, fils spirituel de Nicolas de Staël, qui fût le compagnon de sa mère, et qui finira par se déféner¹⁰, soit conjonctif, dans la supposition d'une jouissance sexuelle commune référée au Phallus, « *qui vient en quelque*

sorte », écrit encore Martine Lerude, « *recouvrir ce plus de jouir singulier de chacun des partenaires qu'est l'objet a* ».

Dans le séminaire « ... *Ou pire* », Lacan va opérer un tour supplémentaire à l'appréhension des rapports entre l'homme et la femme, et introduire une nouvelle façon logique pour penser la différence des sexes, qui ne se tient plus en termes propositionnels, d'exclusion, d'inclusion, de complémentarité, d'opposition, ou de similarité, comme l'avaient fait jusqu'ici philosophes aristotéliens et théologiens du Moyen-âge, mais en termes de fonction logique.

Homme et Femme se positionnent selon leur mode de rapport propre à la fonction phallique.

Avec les mathèmes de la sexuation, ce qui s'écrivait depuis Parménide « A gauche les hommes, à droite les femmes », ne définit plus la sexuation selon le caractère ou le fonctionnement sexuel différent des hommes et des femmes, actif/passif, mais selon leur seul rapport à Φx , qui détermine leur répartition d'un côté hommes ou d'un côté femmes.

Le tableau de la sexuation ne fait cependant que prendre appui sur les écrits généraux de Freud sur la sexualité, ainsi que sur le mythe de l'*Urvater*, la figuration mythique du père de la horde primitive de « Totem et Tabou », « *Totem... et debout* », brocarde Lacan dans un Witz fulgurant¹¹.

A gauche, donc, les hommes.

Il existe au moins un x en haut du tableau à gauche, **qui dit non à la fonction phallique**, c'est à dire au moins un x qui dit non à la castration.

L'existence de ce x est de l'ordre, nous dit Lacan, du nécessaire, et il ne faudrait pas la confondre, nous met-il en garde, avec la particulière universelle d'Aristote.

Son existence n'est pas avérée d'emblée, elle est posée ici comme nécessaire afin de permettre la mise en place du tableau de la sexuation.

Elle est ici à sa place en tant que place vide, en tant que référent, que *repère*, dira Lacan, elle n'a nul besoin d'être comblée par un tyran réel, ni par un père jouisseur, il s'agit, nous dit Lacan, d'une position logique, celle de l'exception, un Un, un Au-moins-UN, dont l'existence est liée à ce dire que non, *un repère*, repère qui permettra à tous les autres x, c'est la ligne qui suivra en bas à gauche, de dire oui à la castration, de s'y soumettre, d'affirmer que **Tout x dépend de la fonction phallique**, ou en d'autres termes, que tout homme doit répondre de sa jouissance au titre du signifiant de la fonction phallique.

A droite, les femmes.

En haut du tableau, à droite, on trouve la ligne suivante : **Il n'existe pas de x qui ne puisse satisfaire la fonction phallique**, « *pour dire qu'il n'est pas vrai que la fonction phallique soit ce qui domine le rapport sexuel* »¹².

En bas du tableau à droite, pas tout de la femme cependant n'a affaire à la fonction phallique, elle n'en relève pas entièrement, elle n'y est pas toute soumise, pas tout de sa jouissance ne relève de la castration. Ce qui la fonde, et fonde du même coup le rapport sexuel, est que le rapport de la femme à la fonction phallique n'est ni symétrique, ni opposé à celui de l'homme, il est simplement autre, quand bien même il n'est pas impossible qu'elle connaisse la fonction phallique.

Mais ce qui va faire tenir tout l'ensemble, insiste Lacan en y revenant à plusieurs reprises, c'est d'avoir posé comme nécessaire l'existence de cet Un, de cet Au-moins-Un, qui échappe à la castration, cet UN tout seul qui se détermine d'être l'effet du dire-que-non à la fonction phallique .

« *C'est très précisément* », nous dit il, « *le point sous lequel il faut que nous mettions tout ce qui s'est dit jusqu'à présent de l'Œdipe, pour que l'Œdipe soit autre chose qu'un mythe* ». Et il continue : « *Et ceci a d'autant plus d'intérêt qu'il ne s'agit pas là de genèse, ni d'histoire, ni de quoi que ce soit qui ressemble, comme il semble à certains moments dans Freud que ç'ait pu être énoncé par lui, à savoir un évènement. Il ne saurait s'agir d'évènement à ce qui nous est représenté comme étant **avant toute histoire**. Il s'agit de structure*¹³.

L'exception, ici, au contraire du dicton ne confirme pas la règle, elle la constitue, elle la génère, dit Lacan, « *de structure* ».

Faute de pouvoir se placer sous cette loi de structure, l'existence singulière de l'homme ne sera que successions de heurts répétitifs contre les trois faces de ce mur évoqué par Alain Tuda, de l'amour, de la femme et du monde.

Au tournant du siècle précédent, dans le contexte culturel et scientifique viennois qui était celui de Freud, un homme avait déjà tenté le chiffrage du rapport de l'homme et de la femme, et de mettre en équation mathématique les lois de l'attraction sexuelle.

Philosophe, contemporain de Freud, qu'il lit, et avec qui il recherche en vain le dialogue, cet homme s'appelle Otto Weininger.

De son vivant, il ne publiera jamais qu'un seul ouvrage, « *Sexe et caractère* », quelques mois à peine avant de se suicider, à l'âge de 23 ans¹⁴.

Peut-être à cause de ce suicide, « *Sexe et caractère* » obtint à l'époque un succès considérable.

« *En 1904, à Vienne* », écrit Jacques Le Rider, « *le nom d’Otto Weininger est sur toutes les bouches*¹⁵ ».

De la date de sa parution, en 1903, jusqu’à la prise de pouvoir par les nazis, qui mirent un terme à sa diffusion, il fût sans cesse réimprimé, « *plus de vingt-cinq éditions en 1923* », rapporte Jacques le Rider, le biographe français d’Otto Weininger¹⁶, et traduit dans le monde entier, en anglais, en italien, en polonais, et en russe, en danois, en norvégien, en suédois, sauf en France, où il ne fût disponible au lecteur français qu’en 1975 !

Kafka, Musil, Kokoschka, Egon Friedell, Wittgenstein, lui-même, qui fût présent à l’enterrement d’Otto Weininger, en compagnie de Stephan Zweig, et bien d’autres, les grands noms de l’expressionnisme allemand, des artistes tels que Giorgio de Chirico, louèrent avec enthousiasme le rôle que cet ouvrage eût sur leur formation intellectuelle, largement influencés en cela par l’admiration que portait Karl Kraus à « *Sexe et Caractère* », et que l’on pourrait résumer par les propos de l’essayiste et cinéaste autrichien Georg Karen, né en 1900 : « *En essayant de comprendre Weininger, je cherchais à me comprendre moi même, à l’âge où les problèmes qu’il aborde prennent pour tous les individus une brûlante actualité*¹⁷ ».

Dans la préface à la première édition de « *Sexe et Caractère* », Otto Weininger écrit qu’avec cet ouvrage, il veut « *jeter une lumière neuve sur le rapport des sexes* ».

Le lecteur ne devra donc pas s’attendre, prévient il, à y trouver « *ni un relevé du plus grand nombre possible de traits de caractères particuliers, ni un tableau des résultats de toutes les expériences et mesures scientifiques faites à ce sujet* », l’unique but de son livre est de ramener « *tout ce qui oppose l’homme et la femme à un principe unique* »¹⁸.

Il continue : « *Il se distingue par là de tous les autres livres du genre. Il ne s’attarde pas à telle ou telle idylle, mais vise au-delà ; il n’accumule pas les observations, mais fait entrer les différences et les oppositions dans un système ; il n’y est pas question des femmes, mais de la femme... J’étudie non pas des faits, mais des principes.* ».

Dans une présentation de son ouvrage dans la revue littéraire « *Die Zukunft* », Weininger prétendra « *avoir résolu dans ce livre le problème psychologique des lois de la sexualité et avoir donné une réponse définitive à ce qu’on appelle la question féminine* »¹⁹.

« *De même que la physique repose sur des gaz idéaux, autrement dit des gaz obéissant à la loi de Boyle-Gay-Lussac, alors qu’aucun ne lui obéit en réalité, et part de cette loi pour voir dans quelle mesure la réalité s’en écarte* », Otto Weininger pense être à même de construire un modèle mathématique universel des lois qui unissent les hommes et les femmes.

Ami du disciple de Freud, Herman Swoboda, il se tient au courant des théories freudiennes, ainsi que des travaux sur la biologie de son époque.

« La classification des êtres vivants en « mâles » et « femelles » », écrit-il, « apparaît comme insuffisante à rendre compte de la réalité. L'embryon est à ses débuts indifférencié sexuellement. Mais au fur et à mesure que l'individu grandit, cette différenciation sexuelle n'est jamais complète ».

A partir de ce postulat, Weininger tente de relier ce qu'il appelle cette *structure bisexuelle*, propre à « tout organisme fût ce le plus évolué », et la persistance chez tout individu quel qu'il soit, de caractères propres au sexe opposé. « Toutes les propriétés du sexe masculin se retrouvent chez le sexe féminin à un état de moindre développement, et vice versa¹⁹ ».

Aussi, écrit Otto Weininger, « aucun être vivant ne peut être construit sans autre unisexuellement. La réalité offre plutôt l'exemple d'une oscillation entre deux points extrêmes, eux même parfaitement idéaux. Le devoir de la science est de déterminer la place de chaque individu entre ces deux extrêmes ; elle n'a pas à leur accorder une quelconque existence métaphysique, mais simplement à construire des modèles, dans le but purement heuristique de donner une image la plus fidèle possible de la réalité ».

Otto Weininger pose alors un homme idéal H, et une femme idéale F, *Weib*, « sans leur attribuer d'existence réelle » mais comme « types sexuels », comme substances réparties entre les individus selon des proportions variables, sans jamais que le coefficient d'aucune soit égal à zéro. Les individus réels seront des intermédiaires de ces types sexuels.

Un individu A ou un individu B, s'écrit non pas comme un « homme », ou une « femme », mais comme un composé de masculin et de féminin :

$$A \left\{ \begin{array}{l} \alpha H \\ \alpha' F \end{array} \right. \quad \text{ou} \quad B \left\{ \begin{array}{l} \beta H \\ \beta' F \end{array} \right.$$

dans lequel, à chaque fois,

$$0 \leq \alpha \leq 1 \qquad 0 \leq \beta \leq 1$$

$$0 \leq \alpha' \leq 1 \qquad 0 \leq \beta' \leq 1$$

Ce dont il s'agit, écrit Otto Weininger, « est de connaître H et F, de définir exactement l'homme idéal et la femme idéale, et ce indépendamment de tout jugement de valeur, c'est-à-dire dans le sens de typiques. Lorsqu'on aura réussi à connaître et à construire ces types, un simple dosage quantitatif permettra de situer par rapport à eux les cas particuliers ».

Chaque individu se retrouve muni de son équation sexuelle particulière, qui s'écrit $xH + yF$, et d'où il s'ensuit qu'il devient alors possible de définir le coefficient d'attraction sexuelle entre un homme et une femme, selon une loi, qui veut qu'un individu donné soit attiré par son complémentaire. Un homme d'équation $\frac{3}{4} H + \frac{1}{4} F$ recherchera son meilleur complément sexuel, soit une femme d'équation $\frac{3}{4} F + \frac{1}{4} H$.

En introduisant des paramètres supplémentaires, Weininger arrive à la formule suivante :

$A = k/(a-b) \cdot f(t)$, où **A** représente la force de l'attraction sexuelle, **k** le facteur de proportionnalité des affinités données entre deux individus, **a** la proportion de H chez l'un des partenaires, et **b** la proportion de F chez l'autre partenaire. **F(t)** représentant le temps durant lequel les individus exerceront leur action l'un sur l'autre, dit temps de réaction.

Les théories sur la bisexualité de Weininger furent à l'origine de ce que l'on a appelé l'affaire des plagiats. Fliess en effet accusait Weininger de s'être approprié, par le biais de Swoboda, ses idées sur la bisexualité, et sur les formes d'attraction sexuelle censées en découler. Comme Weininger, Fliess emploie des formules mathématiques pour chiffrer le hasard et la vie sexuelle.

Cela fit l'objet de longues polémiques qui continuèrent bien après la mort de Weininger, et brouillèrent définitivement Fliess avec Freud, qui brûla ses lettres.

Sigmund Freud, pris à témoin par les uns et les autres, ne voulait cependant reconnaître que Fliess. Dans une petite note²¹ de la première édition des « Trois essais sur la théorie sexuelle » celle de 1905, Freud a à cœur de remercier Fliess de lui avoir fait connaître la thèse de la bisexualité. Cette note disparaîtra des éditions suivantes.

En vérité Freud n'appréciait guère le travail pseudo-scientifique de Weininger, qui lui avait fait parvenir par l'intermédiaire de Swoboda le manuscrit d'« Éros et Psyché », le premier titre de « Sexe et Caractère », accompagné d'un courrier dans lequel Weininger le priait d'intervenir en sa faveur auprès d'un éditeur.

Dans une lettre à Swoboda restée inédite jusqu'en 1997, et datant du 21 Novembre 1901²², Freud écrit que « *tout cela m'a fait très mauvaise impression, ce n'est absolument pas composé et ne peut absolument pas être imprimé. Les affirmations les plus intelligentes en côtoient d'autres parfaitement ineptes, mais ce ne sont que des affirmations, il n'y a pas l'ombre d'une preuve. Comme dans un journal intime, les idées se succèdent et le besoin du jeune auteur de se faire entendre en maître infallible sur tous les problèmes de la science se*

satisfait sans retenue. Aucun respect pour le lecteur éventuel qui pourrait se demander : Pourquoi dois-je croire toutes ces choses bizarres ? Trois essais détaillés portant sur des points précis avec du matériel d'observation et une discussion auraient eu 300 fois plus de valeur. Comme si le but était d'étonner, ce qui est vraiment le contraire de la science. L'ensemble », conclut-il, « ne pouvait pas beaucoup m'impressionner. »

Et pourtant, nous retrouvons, comme nous devons nous y attendre, dans un grand nombre de passages de « Sexe et caractère », une grande proximité avec certains questionnements de Freud sur la question de la bisexualité, et notamment dans les « Trois essais », dont la première édition parut deux ans seulement après « *Sexe et Caractère* ».

Jean-Jacques Tyszler nous rappelait par exemple récemment un passage conclusif des mêmes « Trois essais », qui soulignait-il, comblerait aujourd'hui les tenants des théories modernistes sur le Genre²³. Freud y écrit : « *Pour l'être humain, on ne trouve de pure masculinité ou féminité ni au sens psychologique, ni au sens biologique. Chaque individu présente bien plutôt un mélange de ses propres caractères sexuels biologiques et de traits biologiques de l'autre sexe et un amalgame d'activité et de passivité, que ces traits de caractère psychique dépendent des caractères biologiques ou qu'ils en soient indépendants.* »

En vérité, répond Freud d'une manière définitive dans un courrier cette fois à Fliess, datant du 23 Juillet 1904, il n'y a pas de paternité particulière à la bisexualité, « *dont chaque cure amène à parler* », et « *de toutes les façons, cette notion a depuis longtemps été évoquée dans la littérature scientifique*²⁴ ».

Dans une autre petite note de « L'analyse de la phobie d'un petit garçon de cinq ans », Freud nous livre que « *Weininger était un névrosé entièrement dominé par des complexes infantiles* »²⁵.

Nous devons maintenant porter une attention particulière à ce jugement sévère de Freud, car il ne s'agit pas là d'une injure à un détracteur, mais d'un diagnostic clinique émis publiquement par Freud, écrit par lui à l'aplomb de ses thèses, par Freud le clinicien rigoureux, Freud le fondateur de la psychanalyse, vis-à-vis d'un homme qu'à l'instar de Schreber, il n'a jamais rencontré, qui n'a jamais été son patient, et dont il a juste eu connaissance des idées par le biais de ses écrits.

Sur quoi Freud s'étaye-t-il pour rendre un diagnostic si radical: « *Weininger était un névrosé entièrement dominé par des complexes infantiles* ».

Revenons aux formules du tableau de la sexuation.

Aux hommes la castration, aux femmes la division.

Si nous appliquons une réversion à ces formules, nous nous apercevons que si *non-homme* mène dans tous les cas à la féminisation, ce qui est d'ailleurs à la base de tout discours raciste, colonialiste, ou paranoïaque, en retour, *non-femme* ne ramène pas nécessairement, du fait de la division, à homme, ce qui est un des constats de base de Freud: « *Les conséquences psychiques de l'envie du pénis* », écrit Freud par exemple dans « *Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes* », dans la mesure où elle ne s'épanouit pas dans la formation réactionnelle qu'est le complexe de masculinité, sont multiples, et ont une grande portée »²⁶.

Sans la mise en place de la fonction d'exception, ainsi que de la division, qui fait qu'une femme ne s'inscrit pas totalement autour de la fonction phallique, cette réversion tourne indéfiniment autour de la même formule: « *A gauche les hommes, à droite les femmes* », dont les conséquences seront celles d'un « *Tournez manège* », d'un « *tournequet* » que nous pouvons observer dans la clinique actuelle des relations amoureuses que nouent un certain nombre d'hommes et de femmes mal arrimés à leur identification sexuelle.

Le danger de ce « *tournez manège* » est qu'il ne trouvera son éventuel point d'arrêt, si ce n'est dans une captation amoureuse -issue imprévue, et imprévisible, mais qui reste de l'ordre de la captation, donc soumise toute à ses aléas-, que dans un *unisexisme* que viendrait énoncer un Maître, un gourou, un slogan, une mode, une idéologie, un militantisme, etc., un Maître qui ne serait pas dans la position d'exception, mais dans une attitude de fusion, qu'il n'y ait plus alors ni homme, ni femme, mais un « tous ensemble, tous unis, tous pareils » derrière un Un unifiant, un Un d'idolâtrie, un Un unien dont Lacan disait qu'il est l'anagramme d'*ennui*²⁷, un Un de la catégorie du *quelconque*, proposition universelle affirmative qui prend bien soin d'effacer toute exception²⁸.

Car gare en effet à celui qui viendrait s'opposer à cette jouissance imposée, dire que non, s'opposer à l'universelle affirmative, du tous, ou plutôt de la *toute*, car il serait rapidement relégué manu militari dans la catégorie de l'universelle négative, de l'*aucun*, à éradiquer²⁹.

C'est ce que Freud a compris de Weininger. Faute d'avoir pu reconnaître la place d'exception, soubassement de la castration, Weininger se perd dans ses théories sur la bisexualité. Comme tant d'autres écrivains, il ne décollera jamais de considérations générales sur la polarité du rapport hommes/femmes. Aussi érudit soit-il, son raisonnement échoue car il s'appuie sur un universalisme biface, « il y a des hommes, il y a des femmes », dont le retournement se réduit à une seule face, la double négation, « il n'y a ni homme, ni femme, » appelant à l'effacement de l'exception.

Un universalisme qui devient une autre manière de nommer cet effacement.

Car il y a encore autre chose.

L'ouvrage d'Otto Weininger est d'une rare virulence à l'encontre des juifs, et à l'encontre des femmes.

« *Il manque à la femme* », écrit il, « *un certain nombre de qualités, qui même chez l'homme le plus grossier, n'ont jamais totalement disparu* ». C'est pourquoi, ajoute t il, « *la femme qui serait à placer le plus haut parmi les représentants de son sexe serait encore loin d'égaliser l'homme le plus médiocre*³⁰ », et « *que l'homme situé le plus bas dans l'échelle des valeurs est donc INFINIMENT supérieur à la femme, même la plus remarquable*³¹ ».

Pour Weininger, « *la femme est LA FAUTE de l'Homme*³² ».

Quant au Juif, il est « *pénétré de cette féminité qui n'est rien de plus que la négation de toutes les qualités masculine* », et « *la raison kantienne, qui n'est autre que l'esprit, est aussi étrangère au Juif qu'à la femme* ». Il lui manque, « *tout comme à la femme, la personnalité* », et seule « *son absence de moi intelligible peut expliquer l'insociabilité juive, comme elle explique l'insociabilité de la femme* »³³.

En cela, Weininger est bien de son époque. La Vienne du tournant du XX^{ième} siècle est antisémite et antiféministe. De même que le chiffrage de la sexualité, la psychologie des femmes, ou des races, ou supposées telles, est une préoccupation scientifique majeure de cette période, qui occupe un certain nombre de savants.

Freud lui-même nous fait part à de multiples reprises dans ses écrits de sa perplexité tant vis-à-vis des juifs que des femmes, ce *dark continent*, le continent noir, comme il est dit dans un texte de 1926, « *La question de l'analyse profane* ».

Dans les « *Trois essais* », Freud évoquera leur « *insincérité conventionnelle* », leur « *unaufrigkeit*³⁴, ce que les féministes ne manqueront pas de lui reprocher, y voyant là la preuve du mépris de Freud pour les femmes, ne voyant pas qu'il s'agit ici d'une magnifique illustration de la *pas-toute*, du fait que la femme ne soit pas prise toute dans la fonction phallique, et que ce « *voile d'obscurité impénétrable* » est à lire au contraire comme un formidable hommage rendu par l'homme Freud aux femmes, et à leur division.

Que serait en effet un monde dans lequel les femmes seraient toutes prises dans la fonction phallique ?

Et nous avons suffisamment de jeunes patientes, pour lesquelles, il est extrêmement difficile, pour elles, d'entamer quoi que ce soit de ce *toute* de la fonction phallique.

Et lorsque Freud parle des juifs, toujours en 1926, il avoue qu'il n'est guère plus avancé que sur la question féminine, puisqu'il évoque dans un discours aux membres de la loge maçonnique B'nai Brith³⁵, à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire ce qui lui fait mystère d'une « *même construction psychique* », dont il ne doute pas en 1934, en pleine surenchère dans toute l'Europe germanique de thèses raciales plus délirantes les unes que les

autres, que l'abord scientifique porté aux juifs puisse résoudre l'énigme, puisque il écrit dans la préface à l'édition hébraïque de « Totem et tabou : *« Si on demandait à l'auteur : Mais qu'est ce qui est encore juif chez toi, alors que tu as renoncé à tout ce patrimoine ? Il répondrait : Encore beaucoup de choses, et probablement l'essentiel. A l'heure qu'il est, il serait toutefois incapable de le formuler en termes clairs. Mais sûrement un jour ce sera accessible à la compréhension scientifique ».*

Or, si les stéréotypes portés sur les juifs ou les femmes dans les pays de langue allemande au début du XXI^{ème} siècle sont les signifiants de l'Autre³⁶, et à ce titre partagés par une grande majorité de la communauté scientifique de l'époque, y compris chez les scientifiques d'origine juive, c'est à Weininger que Freud fait porter le poids de l'antisémitisme et de l'antiféminisme.

Dans la note de l'observation du petit Hans déjà citée, Freud écrit que *« le complexe de castration est la plus profonde racine inconsciente de l'antisémitisme (...). Et il n'est pas de racine plus profonde au sentiment de supériorité sur les femmes. Weininger, ce jeune philosophe, si hautement doué, mais aussi doté de troubles sexuels, (..) a dans un chapitre très remarqué, traité les juifs et les femmes avec une hostilité égale et les a accablés des mêmes invectives. Weininger, en tant que névropathe, était soumis à ses complexes infantiles ; les rapports au complexe de castration sont ce qui est ici commun au Juif et à la femme ».*

Cette dernière ligne vient énoncer la ligne de partage entre Weininger et Freud.

Car ce sont les juifs qui font figure d'exception dans la Vienne du début du XXI^{ème} siècle.

Et Weininger et Freud le sont tous les deux.

Mais alors que Freud reconnaît son judaïsme, et avoue qu'il ne peut rien en dire, et qu'il laisse à la science, plus tard, le soin d'en dire peut être quelque chose pour lui ³⁷, Weininger quant à lui n'a de cesse que de rejoindre le tout de l'universel, ce qui explique sans doute la haine qu'il développe à l'encontre des juifs et des femmes, et qui n'a d'autre fondement que sa haine de l'altérité.

Le destin de cette haine est connu, et Weininger, par son suicide, s'appliquera à lui-même le terme qu'il aura lui-même inventé, et avec lequel il passera à la postérité, la *selbsthass*, la haine de soi. Et cela en toute lucidité.³⁸

Pour comprendre ce que Freud veut nous dire au sujet de Weininger, nous devons donc, si on excepte le courrier privé où Freud, on l'a vu, ne mâchait pas ses mots, nous contenter de ces trois petites phrases appendues en note à l'observation du petit Hans.

Si condensées soient elles, elles nous sont cependant d'un enseignement précieux.

Elles nous disent que l'antisémitisme et l'antiféminisme de Weininger rendent compte ensemble de son fantasme de névrosé, de son incapacité à penser la castration, par son refus de penser l'exception, et notamment l'amputation faite au sexe de l'homme juif par la circoncision, qui le scelle dans la loi.

Les écrits de Weininger représentent une théorie sexuelle à part entière, qui n'a rien à envier à celle du Petit Hans.

Sur ces mêmes questions, un autre homme célèbre nous a laissé des pages fort intéressantes, il s'agit du président Schreber, dont les mémoires paraissent la même année que *Sexe et Caractère*, en 1903.

C'est au moment où il va incarner l'autorité institutionnelle, et être nommé président de chambre à la cour d'appel de Dresde, que se *décapitone* pour lui tout signifiant de l'exception, et qui aurait pu être celui de la castration, autrement dit, signifiant du Nom-du-Père.

Evoquant l'épisode biblique de Sodome et Gomorrhe, et la décision divine d'anéantir le peuplement de la terre, rendu coupable selon ses propres propos d'« ordures morales (libertinage voluptueux) »³⁹ irrécupérable, Schreber décrit dans ses mémoires un juif émasculé, un agglomérat des images du juif et de la femme chez Weininger⁴⁰ : « *Un homme, un seul homme n'aurait-il pu être sauvé pour la conservation de l'espèce, celui peut-être qui eût été de mœurs plus méritantes relativement ?- et cet homme, les voix qui me parlent me le désignent sous le nom de « Juif errant ».* Ce juif errant⁴¹ devait obligatoirement avoir subi l'éviration (avoir été transformé en femme), pour pouvoir mettre au monde des enfants⁴².

« *Les hommes dominés par l'idée de l'accouplement, écrit Weininger, sont des juifs qui s'ignorent ; et c'est là, en définitive, le point de rencontre le plus frappant qu'on puisse relever entre la féminité et la judaïté.* »

La question de la femme et du Juif, sont des points d'achoppement, tant pour Freud, dont il ne fait pas mystère jusque dans ses écrits les plus tardifs qu'ils lui restent insaisissables, que pour Schreber et Weininger, qui y fixent leur activité fantasmatique et délirante.

Le travail de mise en perspective critique du texte autobiographique de Schreber avec les théories de Weininger n'a pas retenu l'intérêt de Freud, et pourtant, il me semble qu'un tel travail pourrait illustrer deux avatars bien différenciés du tableau de la sexualité, pour l'un, Weininger, le refus de la fonction d'exception, pour l'autre, Schreber, la forclusion de la fonction d'exception.

Freud nous laissera cependant avec ces trois petites lignes condensées déjà citées, et ses raisons pour délaïsser cette étude, dont la lecture n'est pas moins fastidieuse que les

Mémoires de Schreber, nous seront à jamais inconnues, et toutes les conjonctures sont permises.

Était-il désireux de ne pas courir le risque de raviver la querelle avec Fliess, alors qu'il avait à son gré été déjà trop interpellé par cette affaire de paternité des théories sur la bisexualité ?

Souhaitait-il épargner Karl Kraus dont il cherchait le soutien, et qui orchestrait la promotion de l'œuvre de Weininger ?

Jugeait-il que le succès éditorial considérable de l'ouvrage de Weininger lui faisait de l'ombre, alors que, rappelle Jacques le Rider, seulement 600 exemplaires des *Études sur l'hystérie*, parues en 1895, avaient été écoulés en 13 ans⁴³ ?

Quoiqu'il en soit, le psychiatre que Freud chargea à sa place, selon ses indications, et à qui il fournit un certain nombre de documents, d'étudier le cas Weininger, Ferdinand Probst, ne réussit qu'un faible pamphlet, qui fût facilement tourné en ridicule par Karl Kraus⁴⁴.

Lacan pour sa part ne citera à aucun moment Weininger, ni dans ses *Écrits*, ni dans ses séminaires.

Tout juste y fera-t-il une allusion indirecte dans le séminaire *Encore* lorsqu'il dit qu'« *Ecrire le rapport xRy est une bêtise* ».

(A suivre)

Notes :

¹ Cité par Lacan dans *Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse*. *Écrits*. p.289. Seuil

² Conférences réunies sous le titre « Le savoir du psychanalyste ». Séminaire inédit. Publication hors commerce de l'Association Lacanienne Internationale.

³ Conférence à Sainte-Anne du 6 Janvier 1972. Sém. *Le savoir du psychanalyste*.

⁴ Conf. du 6 Janvier 1972

⁵ Séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant*. Publication hors commerce. Editions de l'Association Lacanienne Internationale.

⁶ M. Lerude. « *Quand Lacan parlait de Sex and Gender* ». pp.57-60. Le Bulletin lacanien n°4. 2008

⁷ Séminaire « *D'un discours qui ne serait pas du semblant* ». Leçon du 20 Janvier 1971

⁸ « *C'est de là que je pars* ». écrit-il dans la leçon inaugurale, du 08 décembre 1971, du séminaire *...Ou Pire*.

⁹ Séminaire *...Ou pire*. Leçon du 12 Janvier 1972:

¹⁰ L'article de Philippe Porret « *Un mur de lumière* », donne un éclairage bouleversant de ce poème en retraçant la vie torturée de Nicolas de Staël, et une lumière sur l'inspiration du poème, dont il ne fait plus de doute après la lecture de cet article, qu'il lui est dédié. In *Le coq-héron*. N°178. Septembre 2004

¹¹ Séminaire « *Le savoir du psychanalyste* ». Séance du 1^{er} Juin 1972.

¹² Séminaire « *Le savoir du psychanalyste* ». Séance du 1^{er} Juin 1972.

¹³ Séminaire « *Le savoir du psychanalyste* ». Séance du 1^{er} Juin 1972.

¹⁴ Quelques annotations et articles furent rassemblés après sa mort par son père, qu'il fit éditer sous le titre « Des fins ultimes ». Ed. L'âge d'homme. 1981. Avant-propos de Jacques Le Rider

¹⁵ *Des fins ultimes* p.7. Ed. L'âge d'homme. 1981.

¹⁶ Jacques Le Rider. *Le cas Otto Weininger. Racines de l'antiféminisme et de l'antisémitisme*. PUF. Perspectives critiques. 1982. Paris. De même, dans le Bulletin Lacanien n°4, Marie Jecjic nous rappelle que l'ouvrage de Judith Butler, *Trouble dans le genre*, fût traduit dans pas moins de 16 pays entre sa parution aux Etats-Unis en 1990, et sa traduction en France fin 2006, soit 16 ans plus tard !!! . Voir Marie Jecjic. *Pour introduire à la lecture de Trouble dans le genre de Judith Butler*. Le Bulletin lacanien. N°4. 2008. pp. 26-33

¹⁷ Cité par Jacques Le Rider. *op.cit.*, p. 219.

¹⁸ Otto Weininger. *Sexe et Caractère*. Ed. L'âge d'homme. 1975. p.15

¹⁹ Cité par Jacques Le Rider. *op.cit.*, p.33

²⁰ *Op.cité*. p.25

²¹ P.162. note a « *Depuis que j'ai eu connaissance de la thèse de la bisexualité, grâce à Fliess* ».

²² « *Sigmund Freud et Hermann Swoboda : leur correspondance (1901-1906)* » par Christfried Tögel et Michael Schröter. Traduction Brigitte Aubenas. Essaim n°11. Printemps 2003. pp. 269 à 293. Cette lettre inédite de Freud à Swoboda, et provenant de la succession Swoboda, fût retrouvée et vendue aux enchères, en Mars 1997, à Vienne. Cette lettre n'a hélas pas été rendue publique par son acquéreur, resté dans l'anonymat, si bien que seules les deux pages reproduites sur le catalogue de la vente sur les sept pages et demi que comporte la lettre furent accessibles à ces deux chercheurs. D'après le catalogue, Freud s'y exprime « *d'une part sur son propre travail, d'autre part sur ses collègues Fließ, Lipps, Moebius et longuement sur Weininger* ». A noter que la sortie de cette lettre des archives privées de la famille Swoboda est postérieure à l'ouvrage de Jacques le Rider, paru en 1982, ainsi qu'à l'ouvrage d'Erik Porge, « *Vol d'idées ? Wilhem Fliess, son plagiat, et Freud* », paru en 1994 chez Denoël, et qu'ils n'avaient donc pu en prendre connaissance.

²³ Jean-Jacques Tyszler. « *Quelques conséquences du refus de la différence des sexes* ». Le Bulletin lacanien. N°4. 2008. pp. 35-39

²⁴ Jacques Le Rider. *op.cité*.p.82

²⁵ Ou bien encore selon la traduction de Marie Bonaparte : « *Weininger, en tant que névropathe, était soumis à ses complexes infantiles.* » Cinq Psychanalyses. P.U.F. p116.

²⁶ In *La vie sexuelle*. PUF. pp.127-128

²⁷ Séminaire ... *Ou Pire*. Leçon du 15 Mars 1970. On trouvera par ailleurs un commentaire judicieux du fameux slogan des manifestations « tous ensemble, tous ensemble, Ouais, Ouais », commenté par Eric Marty dans « *Une querelle avec Alain Badiou, philosophe* ». Gallimard. 2007

²⁸ Ce sera l'objet de notre deuxième partie : « *La repentance tardive de Jean Paul Sartre, et le paulinisme criminogène de nos penseurs modernes* ».

²⁹ Philippe Muray, en décrivant *l'homo festinus*, en a donné des descriptions édifiantes. Lire par exemple « *Modernes contre modernes* ».

³⁰ *Sexe et Caractère*. p.245

³¹ *Sexe et Caractère*. p.209

³² *Sexe et Caractère*. p.244

³³ *Sexe et Caractère*. p.249

³⁴ La phrase complète est la suivante : « *La signification du facteur de la surestimation sexuelle peut être le mieux étudiée chez l'homme, dont la vie amoureuse a seule pu faire l'objet de recherches, alors que celle de la femme du fait d'une part de l'étiologie que lui impose la civilisation, d'autre part en raison de la discrétion et de l'insincérité conventionnelle des femmes, est voilée d'une obscurité encore impénétrable.* S. Freud. Trois essais sur la théorie sexuelle. Trad. Philippe Koepfel. Folio. p.59

³⁵ Littéralement, « *Fils de l'alliance* », ou « *Fils de la Loi* ».

³⁶ Voir à ce sujet l'excellent recueil d'articles sous la direction de Sandor L. Gilman dans la Revue Germanique Internationale n°5/1996 Germanité, judaïté, altérité. Les psychanalystes ont beaucoup à apprendre de la lecture de Freud par les germanistes, de par leur capacité à mettre en perspective Freud dans le mouvement des idées. A l'exception d'un seul ouvrage, épuisé, aux PUF, l'immense travail de lecture de Freud de Sandor L. Gilman n'a pas encore été traduit en français, et notamment *Freud, Race, and Gender*, paru en 1993, et couronné par de nombreux prix, et pourtant traduit en allemand, en portugais, en japonais, en italien. Avis aux amateurs...

³⁷ En 1936, il écrira même dans un courrier rédigé à l'occasion de la mort de son ami David Eider « *Nous étions tous les deux juifs et savions l'un de l'autre que nous avons en commun au fond de nous cette miraculeuse chose qui encore inaccessible à une quelconque analyse fait le juif* ». Sigmund Freud. Correspondance. 1873-1939. p. 466. Gallimard. 1979

³⁸ Puisqu'il écrit « Comment en effet, ne pas voir que de même qu'on aime en autrui ce qu'on voudrait être, on y hait ce qu'on voudrait ne pas être ? On ne hait que ce dont on est proche, et l'autre n'est en ce cas qu'un révélateur. Celui qui hait l'âme juive la hait tout d'abord en lui-même : s'il la traque chez autrui, ce n'est que pour se donner l'illusion d'en être libre. La haine est, comme l'amour, un *phénomène de projection* ». Sexe et Caractère. p. 247

³⁹ P. Schreber. *Mémoires d'un névropathe*. Trad. Paul Duquenne et Nicole Sels. Le Seuil. 1975. p. 57, autre traduction par Marie Bonaparte in S. Freud. *Cinq Psychanalyses*. PUF: « **Corruption morale (c'est-à-dire les excès voluptueux)** ». note page 280-281

⁴⁰ Ce thème du juif féminisé est au cœur de la lecture des Mémoires de Schreber par Sandor L. Gilman dans son ouvrage : *Freud, Race, and Gender*, dont on trouvera une présentation dans l'article de Eric L. Santner. *My own private germany. L'histoire secrète de la modernité chez Daniel Paul Schreber*. Revue Germanique Internationale n°5/1996. PUF. pp. 183-204. Traduit de l'anglais par Diane Meur.

⁴¹ Autre traduction possible : Juif éternel

⁴² Mémoires d'un névropathe. p. 58

⁴³ Avant-propos de Jacques Le Rider. p. 7. *Des fins ultimes*. Ed. L'âge d'homme. 1981

⁴⁴ Jacques Le Rider. *Le cas Otto Weininger. Racines de l'antiféminisme et de l'antisémitisme*. Op.cité. p. 8